

# ESSAI

## SUR LES

### MALADIES de DUNKERQUE

Aux siècles derniers, le Magistrat de Dunkerque rétribuait un médecin en renom pour surveiller l'état sanitaire de la ville.

**En 1760, le docteur Tully, d'origine irlandaise, qui remplissait ces délicates fonctions, fit paraître un ouvrage de 275 pages, ayant pour titre : *Essai sur les Maladies de Dunkerque*, édité chez J.-L. de Boubers, libraire, rue de l'Eglise, à Dunkerque.**

Le docteur Tully, dont l'esprit d'observation était très développé, a néanmoins suivi les errements de ses confrères dans certaines hérésies condamnées par les progrès de la science.

Aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, les traités de médecine, écrits par des médecins, réputés savants, ne sont pas nombreux. Les auteurs ont, pour la plupart, abusé du style emphatique et nébuleux, pour masquer leur ignorance des problèmes médicaux imparfaitement élucidés.

Le recueil d'informations et de conseils du docteur Tully, approuvé et prôné par l'Académie des Sciences et la Faculté de Paris, est devenu excessivement rare.

Nous en détachons quelques pages renfermant de curieux détails sur l'alimentation de nos ancêtres et sur les causes des maladies qui les éprouvaient.

Comme de nos jours, les hommes de grand savoir analysaient les eaux suspectes, véhicule des épidémies.

Les eaux saumâtres du sous-sol de la ville, impropres aux besoins de l'alimentation, ne servaient qu'au nettoyage des maisons et des rues. Lorsque Dunkerque était

assiégée, les habitants ne pouvaient recourir pour la boisson qu'aux eaux pluviales recueillies dans des citernes mal entretenues ; ces eaux, polluées par les impuretés des toits et des gouttières, n'étaient qu'imparfaitement purifiées par des philtres rudimentaires dans lesquels on mettait du sable des dunes posé sur un tissu épais.

Au XVII<sup>e</sup> siècle, les dragons et les troupes de la caserne Sainte-Barbe utilisaient, pour la boisson et les besoins de la cuisine, l'eau d'une grande citerne appelée « pompe royale » (1- Notre musée communal possède une bouche de cette pompe, qui représente une tête de méduse), alimentée par la pluie tombée sur les toits de l'église

Antérieurement, alors qu'on était peu soucieux de la santé du soldat, la troupe s'approvisionnait d'eau à l'abreuvoir situé à l'extrémité sud de la rue qui porte ce nom.

Les troupes casernées dans le quartier du Havre faisaient usage pour leur boisson de l'eau d'une pompe adossée à la petite chapelle (2 - La place de la Petite-Chapelle s'appelait jadis : place de la Pompe) et de celle de la pompe des brasseurs. Des travaux exécutés dans ce quartier les ayant fait disparaître, on recourut à la pompe royale et à celles du voisinage.

Les bourgeois, dont les citernes étaient tarées par la sécheresse, étaient contraints d'acheter de l'eau à des charretiers autorisés, qui la puisaient dans le canal de Saint-Omer, alors qu'elle n'était pas, comme de nos jours, empoisonnée par les résidus d'usine et la décomposition des engrais chimiques.

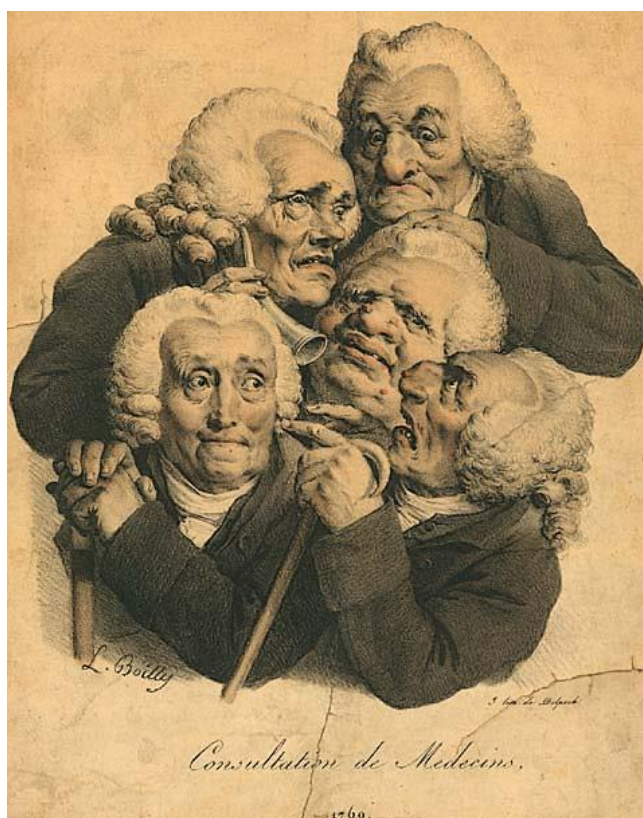
En été, les citadins obtenaient l'autorisation de prendre de l'eau au moulin à eau de la ville situé à l'extrémité Est de la rue Saint-Jean, qui portait anciennement le nom de : rue du Moulin-à-Eau. Le concierge ne pouvait en délivrer qu'aux personnes munies d'un bon de la mairie.

H. Lemattre.



Complément par dunkerque-historique.fr pour une meilleure compréhension du texte qui suit :

- La France est sous le règne de Louis XV,
- Elle est en pleine guerre de Sept Ans, qui se déroule de 1756 à 1763. C'est un conflit majeur de l'histoire de l'Europe, le premier qui puisse être qualifié de « guerre mondiale ». Elle concerne en effet les grandes puissances européennes de cette époque, regroupées en deux systèmes d'alliance, et a lieu sur des théâtres d'opérations situés sur plusieurs continents, notamment en Europe, en Amérique du Nord et en Inde. Bien qu'elle reste la principale puissance militaire en Europe, avec la première armée d'Europe (environ 400 000 hommes), et une marine de bonne qualité (quoiqu'inférieure à celle des Britanniques), la France se trouve dans une situation inconfortable en Europe, vis-à-vis de la Prusse, et hors d'Europe, vis-à-vis du Royaume-Uni.
- Médecine et hygiène publique deviennent indissociables pour lutter contre les épidémies : en 1710, Louis XIV fait expédier à tous les intendants du royaume, des boîtes de remèdes à distribuer gratuitement dans les campagnes ; en 1750, un médecin spécialement chargé des épidémies est nommé dans chaque intendance. La Société royale de médecine est fondée en 1767 : elle souhaite jeter les bases d'un corps de doctrine médicale et rompre l'isolement des médecins de campagne. L'immense majorité des médecins exerce en ville : en 1786, on estime le taux urbain de médicalisation à 4,2 médecins pour 10.000 habitants, contre 0,2 pour 10.000 dans les campagnes. Une consultation coûte cher car il faut encore payer les frais de déplacement, les médicaments et il n'existe pas d'honoraires tarifés. L'inégalité des Français devant une médecine qui demeure majoritairement au service d'une élite, reste la règle à la fin du XVIIIe siècle, mais le médecin est désormais considéré comme un savant au service de la population et de la santé publique.



La ville de Dunkerque, située sur les bords de la mer, dans une plaine à 51 degrés 2' 4" de latitude septentrionale, est exposée depuis le lever jusqu'au couchant aux rayons du soleil, n'y ayant ni collines ni montagnes qui les interceptent.

Quoiqu'elle soit bâtie sur les sables des dunes et soutenue par des caves voûtées, l'humidité de son atmosphère est telle que les meubles et autres effets y moisissent en peu de temps dans les appartements et jusque dans les armoires, si l'on ne prend des précautions à cet égard. Le sol sur lequel elle est assise est à la vérité sec ; mais il n'en est pas de même des environs.

Si l'on considère depuis Nieuport et Furnes, que je considère comme le point de l'Est de Dunkerque jusqu'à Bergues qui en est au Sud, on trouve toute cette étendue de pays marécageux, inondée en hiver et desséchée en été, et dans cet espace un grand lac, nommé la Moër, au milieu de plusieurs marais, dont ceux de Bergues font partie.

Depuis Bergues jusqu'à Bourbourg, ce sont encore des marais sans nombre et les habitants de ces cantons n'ont rendu la plupart de leurs terres labourables qu'en les saignant par des fossés qui les entourent.

Depuis Bourbourg jusqu'à Gravelines, qui est le point de l'Ouest, les terres sont également aquatiques et le petit espace qui se trouve entre cette ville et la mer est souvent inondé, d'où je crois que proviennent en partie les maladies qui affectent les habitants de Gravelines en été et en automne.

La mer occupe l'espace du demi-cercle de l'horizon du côté du Nord, depuis Gravelines jusqu'à Nieuport ; on peut en excepter le terrain des dunes qui sépare cette dernière ville de la mer, lequel est sablonneux.

Une telle exposition prouve clairement que, de quelque côté que viennent les vents, ils ne peuvent qu'apporter une grande humidité dans Dunkerque, soit par les vapeurs des terres, soit par les eaux croupissantes.

## DES EAUX DE LA VILLE DE DUNKERQUE ET DE LEURS QUALITÉS

Les eaux dont on use ici sont de deux espèces ; à savoir, celle de pluie qui se conserve dans des citernes et celle des puits. La première sert à la préparation des aliments et de la boisson ; la seconde, étant salée, n'est employée qu'à laver les ustensiles, les chambres, les rues, etc., etc.

On peut assurer que l'ancienne coutume de laver les appartements, tant inférieurs que supérieurs, ne peut que préjudicier à la santé des citoyens, le climat étant trop humide par lui-même comme nous venons de le démontrer.

L'eau de pluie ou de citerne dans cette ville est transparente et légère, mais elle a une odeur et un goût croupi et de vase très sensible ; qualité qu'Hippocrate lui a reconnue.

*Odoremque pravum habet aqua pluvia el quod ex pluribus collecta est et permixta proindè que celeriimè putrescat.*

Elle ne diffère que du plus ou moins, selon la bonté des réservoirs. Il n'est pas surprenant que la pluie en tombant se charge des vapeurs sulfureuses, marécageuses et autres dont l'atmosphère est remplie, indépendamment de la malpropreté des toits et des gouttières dont elle entraîne les ordures avec elle ; ce qui ne peut que la disposer à la pourriture.

Les eaux de citerne, en été et en automne, sont chargées d'une quantité de petits insectes, transparents et très visibles sans le secours du microscope, lesquels sont dans une agitation perpétuelle ; on trouve dans ces mêmes eaux des vers plats et rouges de la longueur d'un pouce, nageant presque toujours, et dont les mouvements sont de porter la tête à la queue et la queue à la tête, se reposant quelquefois au fond de l'eau.

Je remplis un jour un vase d'eau de citerne dans laquelle se trouvait une quantité des insectes dont je viens de parler. Après avoir versé une livre de mercure crud, j'examinai pendant plusieurs heures leurs mouvements, que je reconnus être toujours les mêmes malgré l'attention que j'avais de remuer de temps en temps le mercure ; je m'aperçus que ces petits animaux passaient souvent sur la surface ; ce qui me prouva que le mercure ne pouvait les détruire.

Je pris un autre vase et j'y versai du vin rouge de Bordeaux. Je ne fus pas longtemps à m'apercevoir que les mouvements de ces insectes cessoient et qu'ils perdoient la vie, mais les vers rouges résistoient davantage.

Je fis une troisième expérience, en mettant une certaine quantité de ces vers rouges dans de l'huile d'olive ; à peine eurent-ils touché l'huile qu'ils moururent tous.

Passons à l'examen des eaux croupissantes des environs et du voisinage de la ville, en commençant par les plus défectueuses qui sont celles des marais qui nous séparent de Bergues et qui entourent les forts Louis et François. Ces marais sont couverts d'eau en hiver et desséchés en été. Les saisons où la vase jette ses exhalaisons sont l'été et l'automne et c'est alors qu'elles occasionnent soit par la pourriture des insectes et des végétaux, soit par les vapeurs sulfureuses des terres mêmes qui y ont servi de lit aux eaux, les maladies fréquentes des invalides qui habitent ces deux postes. Les fièvres intermittentes y sont communes à la fin de l'été et pendant l'automne et les fièvres rémittentes et putrides leur succèdent pour peu qu'il y ait de grandes chaleurs.

Quant aux eaux qui sont contigues à la ville basse et surtout celles près du bureau des Fermes générales du Roi, elles répandent une très mauvaise odeur. Il me souvient qu'avant la construction de la Cunette, elles étaient d'une puanteur insoutenable ; aussi les commis desdites fermes étaient-ils surpris tous les ans par des fièvres intermittentes et rémittentes très difficiles à déraciner et fort sujets aux récidives et qui attaquent indistinctement hommes, femmes et enfants.

J'ai remarqué que les fièvres automnales commencent toujours par la basse-ville ; ce que j'attribue à la pourriture de ses eaux.

Nous avons dit que la mer occupait toute l'espace du demi-cercle du côté du nord de la ville ; voyons en quoi elle peut contribuer aux maladies. Il est certain qu'elle est occasionnée par les vapeurs humides qu'elle nous envoie et qui diminuent l'élasticité de l'air ; il s'agit de savoir si ces vapeurs sont salées et si elles n'ont pas d'autres défauts.

A l'égard des animaux et végétaux qui pourrissent dans la mer, je crois que leurs sels volatils détremés ou délayés dans un aussi grand volume d'eau, est de si peu de conséquence qu'il n'en vaut pas la peine d'en parler. D'ailleurs on n'en pourrait tirer que des conclusions très incertaines. Tout ce que je puis dire à ce sujet c'est que la vase qui s'introduit dans le canal du port de Dunkerque par le flux et reflux de la mer et les immondices de la ville qui s'y glissent exhalent une puanteur qui ne peut que contribuer aux maladies.

C'est une opinion vulgaire de croire que les vapeurs qui s'élèvent de la mer soient salées et conséquemment qu'aussi loin que son atmosphère peut s'étendre, l'air participe de cette qualité. En effet, s'imaginera-t-on que la chaleur du soleil soit en état de raréfier les sels contenus dans l'eau de la mer au point de les rendre spécifiquement plus légers que l'air. Les rayons du soleil ne tombant que sur la surface de la mer, raréfient l'eau qui est capable d'une très grande dilatation, puisque pour être soutenue dans l'air, il faut de nécessité qu'elle occupe un volume huit cents fois plus grand que son volume ordinaire.

Il est donc à présumer qu'étant raréfiée elle est incapable de soutenir la moindre particule de sel et que, par conséquent, les particules salées restent dans l'eau et ne sauraient influencer sur l'air. Il est vrai que, quoiqu'en distillant de l'eau de mer avec un degré de chaleur d'eau bouillante, on en tire de l'eau douce en apparence ; cependant, la dissolution d'argent prouve qu'elle n'est pas complètement dépourvue de sel. En la distillant avec un degré de chaleur plus modéré, je suis persuadé qu'elle en sera entièrement dépouillée et quand il arriverait qu'elle ne le fut pas, cela ne prouverait rien, puisque la chaleur du feu, par son action, fait monter ou sublimer les corps les plus pesants, tels que le mercure, ce que ne sauroit faire la chaleur du soleil.

En matière de physique, il est permis de suspendre son jugement quand on est pas convaincu par quelque expérience. De grands hommes ont avancé que les fers se rouillaient plutôt dans les ports de mer qu'ailleurs et c'est ce que l'expérience ne confirme pas. Les fers employés dans les maisons et les ouvrages de cette ville ne sont pas plus susceptibles de rouille que dans d'autres pays humides, éloignés de la mer, ce que chacun peut vérifier aisément.

J'oserai donc conclure avec Hippocrate, que les sels marins ne montent pas dans l'air et qu'ainsi celui des environs de la mer ne sauroit être salé.

*Sol enim quod imprimis in aquâ est tenuissimum et levissimum sursum educit et capit. Id autem ex ipso mari patet in quo quod salsum est propter crassitudinem et travitatem remanet, et mare evadit, tenuissimum vero propter levitatem sol ad se rapit. Hipp. de acre, locis et aquis liber.*

Il paroît que M. Arbuthnot, auteur célèbre parmi les modernes, pense de même, puisque dans son essai des effets de l'air sur le corps humain, il s'exprime ainsi : « Les

exhalaisons des grandes surfaces d'eau, comme la mer, ne sont guères autre chose que de l'eau, le soleil n'agissant ni sur le fond de la mer ni ne faisant point exhiler de sel, les vents peuvent cependant élever des sels dans les grandes tempêtes avec le sprai ou écume de la mer. Les barreaux de fenêtre et le fer exposés à l'air de la mer sont sujets à se rouiller (ce qui ne se vérifie pas à Dunkerque). Ce sel n'est point ennemi de l'homme, mais la masse générale des exhalaisons ne pouvant être regardée que comme de pure eau, si les vents continuels n'emportoient les vapeurs qui investissent la mer, je crois que l'air marin serait insupportable au corps humain. »

Sans doute, il veut dire par rapport à son humidité.

## DE L'EXPOSITION DE LA VILLE DE DUNKERQUE AUX RAYONS DU SOLEIL

Cette ville n'ayant, comme il a été déjà dit, ni collines ni montagnes qui la couvrent, est exposée aux rayons du soleil depuis le levant jusqu'au couchant.

La chaleur y est tempérée et ne commence guère avant la fin de juin ; aussi voyons-nous souvent qu'il y fait un temps très rude au mois de mai et il arrive assez communément que l'on est obligé, au solstice d'été, d'avoir recours au feu. Nous avons cependant de très beaux jours dans ces deux mois, comme on peut le voir dans le journal.

En général, le temps est ici très inconstant et sujet à varier dans la même journée du chaud au froid et du froid au chaud, jusque-là que celui qui prend un habit d'été le matin est souvent contraint d'en endosser un d'hiver avant la fin du jour.

L'automne y est la plus belle des saisons, à un brouillard près, qui règne dans les mois de septembre, d'octobre et de novembre et qui se dissipe ordinairement à midi. Il ne diffère que du plus ou moins, selon les dispositions des années qui ne sont pas toujours les mêmes.

Il y a des années où l'hiver est tempéré et d'autres où il nous donne des froids très rudes et continus. Celui de 1754 à 55 fut très dur. Les gelées et la neige commencèrent avec janvier et durèrent jusqu'à la fin du mois suivant. Pendant celle intervalle, le froid fut des plus vifs ; j'observai le 8 de février, sur le soir, que le mercure de mon thermomètre était descendu jusqu'à 3 degrés, qui est de 83 degrés plus bas que la chaleur humaine ; c'est la seule fois que je l'ai vu à ce point, le froid fut insupportable le jour et la nuit.

L'hiver de 1755 à 56 fut très doux. Je ne trouve sur mon journal que sept jours d'une gelée légère, encore furent-ils variés. Il y eut très peu de neige et qui ne couvrit pas la terre pendant dix-huit heures, mais nous eûmes beaucoup de pluie.

## DES VENTS

Les vents sont peut-être plus inconstans ici qu'ailleurs et changent plus souvent que mon journal ne le marque, m'étant contenté de désigner leur point ainsi que le degré du thermomètre une fois dans les vingt-quatre heures. Ils ont ceci de particulier dans cette ville que souvent il y fait aussi froid lorsqu'ils sont au Sud que quand ils sont au Nord, comme on le verra par le journal. De plus, il se trouve quelquefois que, tandis que les jours sont régulièrement calmes, les nuits nous amènent des tempêtes qui cessent le matin, et cela dure plusieurs jours de suite, surtout en hiver.

On ne saurait ici juger du temps par les vents ; bien souvent il y pleut quand ils sont au Nord-Est, de même qu'au Sud-Ouest. Le froid se fait sentir vivement avec un vent de Sud en hiver et au printemps ; cependant les maladies de poitrine, comme pleurésies, péripneumonies, crachemens de sang, etc., sont augmentées par les vents de Nord et de Nord-Est et les symptômes sont plus vifs.

Les vents du Sud nous amènent les exhalaisons putrides des marais de Bergues et des eaux croupies des environs du lac de la Moër. Les vents d'Est, les émanations des marais de Fumes et des fossés peu soignés de Rosendael qui sont remplis d'insectes, d'herbes pourries et d'eau croupie, contribuent à nos maladies automnales. Les vents d'Ouest nous envoient de l'humidité qui est cependant modérée par la petite étendue de terre sablonneuse et sèche qui nous sépare de ces endroits. Le vent du Nord, qui vient de la mer, nous donne aussi de l'humidité.

On se plaint de la froidure et de la force des vents et je crois qu'on a tort, car leur fraîcheur empêche l'action des atomes putrides qui nagent dans l'air en les resserrant et en s'opposant à leur dilatation. Nous scavons par expérience que les maladies putrides disparaissent en tous pays à la première gelée, j'ose dire que sans ces vents dont on se plaint tant, nous aurions bien plus de maladies. Le calme et la chaleur ajoutés à l'humidité de l'atmosphère qui est le même, nous mettroient peut-être dans le cas des peuples des bords du Phase, dans la Colcide, dont Hippocrate fait une si triste peinture.

Les vents sont encore plus utiles en ce qu'ils agitent l'air, l'empêchent de croupir, chassent d'ailleurs sa pourriture et de cette manière corrigent ses vices locaux. Ce qui me porte encore à conclure que les vents sont salutaires, c'est qu'un temps chaud, calme et humide, est l'avant-coureur des maladies épidémiques, et même de la peste en certains pays, comme le remarque Hippocrate et, après lui, *Prosper Alpinus*, dans son livre de *Medicinâ Ægyptiorum* et comme les observations modernes le confirment. Nous voyons que les étés chauds et calmes sont toujours plus maladifs en cette ville que les étés pluvieux et froids.



## DE L'AIR

L'air est ce corps diaphane, élastique et mobile qui remplit le vide apparent de l'Univers, qui contient par son poids ou son ressort toutes les eaux dans les limites que l'Être suprême leur a prescrites, enfin cet élément sans lequel aucun être vivant, ni peut-être même les êtres inanimés ne peuvent subsister ; car, à telle profondeur que l'on fouille en terre ou dans la mer, on ne trouve ni végétal, ni animal dépourvu d'air.

On sait que, par sa nature, l'air est pur et salubre, qu'il n'est ni pesant ni léger, qu'à proportion de la hauteur ou profondeur de sa colonne ; qu'il n'est mauvais que par les exhalaisons qui lui sont étrangères, soit des eaux, des mines, des végétaux ou des animaux dilatés par la chaleur du soleil, des feux souterrains ou autres causes semblables qui altèrent cette nature selon la qualité des corps dont sortent les exhalaisons.

Voyons maintenant à quoi est exposé cet air ou la portion d'atmosphère qui environne cette ville. Par ce que nous avons dit de sa situation, de ses eaux, de ses vents, on s'imagine aisément que son air doit être très humide, entourée de la mer et de terres marécageuses ; de quel côté que lui viennent les vents, ils se chargent de l'humidité des terres et des eaux par lesquelles ils passent et la lui apportent ; ils lui communiquent aussi les exhalaisons putrides des marais de Bergues et plus loin, ainsi que l'air croupi du pays couvert.

Il est vrai que par le moyen de la nouvelle Cunette, on a donné de l'écoulement aux eaux corrompues de la ville liasse et des environs qui empoisonnaient le quartier du Sud de la ville par leur odeur et que les maladies sont, depuis, bien diminuées. On peut dire à ce sujet que les habitons ont presque autant d'obligation aux personnes (1 - M. le comte de la Serre, alors commandant de la Flandre maritime, et M. de Séchelles, intendant de la province) qui, par leurs représentations au roi, ont contribué à la construction de cette Cunette qu'en eurent autrefois les citoyens de Selinis au grand Empédocle, qui les mit à l'abri d'une peste dont ils étaient affligés tous les ans, en faisant couler les eaux de deux rivières dans les fossés boueux de leur ville, qu'il rendit par ce moyen très saine. Ne cessons de faire des vœux pour la santé du monarque qui a daigné s'intéresser à la nôtre.

Je ne connais de vice permanent dans l'air de Dunkerque que son humidité. Ses vices accidentels sont les pourritures que la chaleur y cause et celles que les vents nous apportent des environs. Je conviens que l'humidité seule enlève à l'air son ressort, le rend moins propre à la respiration ; sources des maladies chroniques, comme asthmes, hydropsies, fièvres intermittentes, etc., etc., en relâchant les solides, disposant à une lenteur dans la circulation, à un sang visqueux, à des obstructions, à l'apoplexie et aux morts subites qui sont ici assez fréquentes, et des dispositions hystériques ou nerveuses du sexe, à des rhumes, fièvres pleurétiques, péripneumonies et autres maladies. Quant au scorbut, malgré l'humidité de l'air, il n'y est pas commun ; il s'y trouve cependant quelques personnes qui en sont atteintes. La phtisie est très rare, eu égard au nombre des habitants.

La pourriture de l'air nous occasionne des maladies dont il sera parlé dans la suite. Je n'entre point dans un détail général de l'air, ne m'attachait qu'à celui de Dunkerque. Les curieux peuvent se satisfaire plus amplement sur cette matière dans l'ouvrage du savant M. Arbuthnot, déjà cité, et dans l'excellent livre de M. Rollin, des maladies occasionnées par les prompts et fréquentes variations de l'air. On me permettra d'ajouter que l'air de Dunkerque est salubre aux corps secs et desséchés en ramollissant par son humidité les parties trop rigides, puisqu'il est certain que l'humidité relâche et détend les fibres animales. Sa fraîcheur resserre et corrige en partie son humidité et le rend bien plus sain que s'il était plus chaud.

## DU TEMPERAMENT DES HABITANS

Il est difficile de juger exactement du tempérament des habitans de cette ville, peuplée comme elle l'est de particuliers de différentes nations et de presque toutes les parties de la France, dont l'étendue est si grande, que l'on y distingue facilement ceux de chaque province, à leur taille, leur façon de parler, leur plus ou moins de vivacité et même à la couleur de la peau ; attachons-nous au tempérament des naturels d'ici.

Ils sont, en général, de bonne taille, replets et naturellement flegmatiques, ont le visage assez plein, peu coloré, tirant sur le pâle, la peau assez blanche, le cou plutôt court qu'allongé, les épaules et la poitrine larges, le ventre gros, les jambes fournies, les fibres musculaires plutôt relâchées qu'élastiques.

Le Dunkerquois est judicieux, humain, compatissant, tranquille, paisible, mais peu d'humeur à supporter les injures ; il est sobre autant qu'il le faut dans un climat aussi éloigné de l'équateur ; s'il l'était davantage, je crois qu'il ne s'en porterait pas mieux, puisqu'il est nécessaire qu'il entretienne, par un peu de vin, la circulation de son sang et la transpiration qui ne sont que trop ralenties par l'humidité de l'air. (Cela est si vrai que les soldats et les pauvres, à Dunkerque, sont plus sujets aux maladies que les gens aisés). Il est assez attaché aux coutumes de ses ancêtres. On voit ici des gens qui conservent encore leur ancienne façon de s'habiller, que je trouve même plus commode que celle d'aujourd'hui.

Les femmes y vivent trop sédentaires, faisant trop usage d'eau chaude dans laquelle elles infusent quelques feuilles de thé. On sçait que l'eau relâche toutes les fibres animales et l'eau tiède encore plus. Cela étant, il me paraît que le sexe qui, de sa nature, a les fibres musculaires nerveuses assez détendues et relâchées, devrait se garder de l'usage immodéré d'une pareille, boisson. Je ne condamne pas le thé pris avec modération ; je sais que l'eau dans laquelle on l'infuse est diaphorétique et délayante, mais je sçais par expérience qu'il ne convient pas à tout le monde, qu'il est préjudiciable aux estomacs faibles et j'ai vu plus d'une personne blasée pour s'y être trop adonnée ; d'ailleurs, en attaquant les fibres de l'estomac, il entretient s'il ne cause pas les maladies nerveuses et hystériques auxquelles les femmes sont sujettes, peut-être plus ici qu'ailleurs.

Elles y sont très fécondes quelquefois jusqu'à l'âge de quarante et cinquante ans et même plus tard. En général, elles ont le ventre élevé, ce qui provient autant de l'humidité du pays, qui diminue la perspiration, que des boissons chaudes et relachantes dont elles se servent. Nous aurons occasion dans la suite, en parlant des maladies de Dunkerque, de dire quelque chose de plus particulier des incommodités du sexe.

## DE LA NOURRITURE - DES ALIMENS

Nous avons ici les alimens de toute espèce assez bons. Le pain, le bœuf, le veau y sont des meilleurs ; le mouton, sans être aussi délicat que dans d'autres pays, y est passable. Bergues nous fournit d'excellentes volailles ; Rozendal de bons légumes. Nous avons des oiseaux aquatiques en abondance et qui ne sont pas plus mal sains ici qu'ailleurs. Le poisson d'eau de mer est bon, celui d'eau douce généralement mauvais. Il serait injuste d'attribuer aux alimens aucune des maladies, soit aiguë, soit chronique, qui nous affligent ici ; cependant, il faut bien se garder de manger des moules en été ou dans les chaleurs. Les symptômes qu'elles causent sont la fièvre, les vomissemens, l'oppression et le gonflement sur tout l'estomac, des inquiétudes et une ébullition de sang qui ne se guérissent que par la saignée, les boissons huileuses et le vomissement.

La bière est ici la boisson la plus commune ; elle y est bonne et à bon marché, de sorte que les ouvriers et les pauvres sont en état d'en boire, au moins de la petite, sans être réduits à l'eau qui est mauvaise. La bière, qui y est faite d'orge, retient toujours plus ou moins de sa qualité visqueuse. La fermentation par laquelle elle a passé, n'y l'houblon qu'on y emploie pour lui donner de l'amertume et pour diviser ses parties farineuses, n'empêchent pas qu'elle ne reste toujours plus ou moins collante et épaisse, ce qui la rend trop grossière pour passer avec facilité par les vaisseaux capillaires. Elle dispose aux obstructions, ou les ferme ; elle est aussi peu propre pour la transpiration par rapport à ses parties adhésives. Malgré ces mauvaises qualités, elle est plus saine que l'eau, surtout pour les corps robustes et exercés, pour ceux qui travaillent à des ouvrages forts et pénibles et chez qui la dissipation est grande par la transpiration. Dans ce cas, elle sert de délayant à ces corps, en empêchant le trop grand contact ou adhésion des globules d'un sang épais et visqueux, privé de ses parties séreuses par une sueur trop abondante et d'autant plus facilement qu'elle est analogue au sang et aux liqueurs du sang humain ; mais c'est une boisson dangereuse pour les personnes qui vivent sédentairement. Elle épaissit le sang, le rend plus collant et visqueux, diminue la transpiration, dispose aux obstructions, source de bien des maux, comme hydropisie, l'émphlegmatie, apoplexie et paralysie. On prétend que la bière donne de la bile, je ne sçais sur quel fondement. Elle est accessible de sa nature, s'aigrissant aussitôt qu'elle est privée par l'âge ou l'exporation de ses parties spiritueuses.

Il est démontré par plusieurs expériences que les acides corrigent la bile et lui enlèvent même son amertume. Comment la bière peut-elle donc causer de la bile ? Au contraire, elle diminue son action, la tempère, rafraîchit et délaie un sang trop échauffé.

C'est dans cette vue que le célèbre Sydenham faisait boire, dans la petite vérole confluente, de la petite bière avec de l'esprit de vitriol.

L'expérience prouve que dans les pays où l'on est réduit à boire de la bière, les peuples sont moins bilieux qu'ailleurs, la blancheur de leur peau le fait voir. Il est vrai que l'éloignement du soleil y contribue beaucoup, puisqu'il est certain que la bise est moins active dans les pays septentrionaux que dans les méridionaux ; les habitants de celle dernière partie ayant le teint bien plus basané et étant plus sujets aux fièvres bilieuses et autres maladies dérivantes de ce principe, ainsi qu'aux passions qui sont bien plus vives chez eux.

Comme on fait grand usage de beurre en cette ville, il est bon d'en dire un mot en passant ; il y est très bon et l'on en voit pas de meilleur en aucun pays. Il est de sa nature gras et onctueux, se séparant ou se digérant difficilement, relâchant trop l'estomac, fournissant un chyle grossier et peu propre à la transpiration et augmentant la bile qui est la liqueur du corps la moins transpirable. Il est contraire aux estomacs faibles, aux tempéramens flegmatiques, à ceux qui ont les fibres relâchées et à toutes les maladies qui en proviennent, etc., etc.

Il convient aux tempéramens secs et exténués, bien entendu qu'il n'y ait point d'obstructions. Il diminue la trop grande tension des solides, leur donne une souplesse qui leur manquait. Ceux qui sont dans ce cas peuvent en user avec modération comme d'un aliment qui leur est propre. On voit aisément que le beurre ne convient pas aux personnes de l'un ou l'autre sexe qui mènent une vie sédentaire comme négociants, gens d'étude, femmes, ni en général à aucun de ceux qui ne sont pas d'une profession qui les engage à l'exercice.

Il est vrai qu'à Dunkerque ceux qui vivent sédentairement et ceux qui s'exercent ou se livrent au travail, font indifféremment usage du beurre et qu'à les en croire, ils s'en trouvent bien puisqu'on y parvient à un âge aussi avancé qu'ailleurs. Je conviens de ce dernier article, mais aussi combien d'autres y voit-on mourir dans l'adolescence, ayant dès leur enfance l'estomac relâché, les fibres musculaires molles et sans ressort, le ventre gros, la rate enflée et quelque fois squirreuse qui les dispose à l'hydropisie, qui n'est que trop commune ici, et à laquelle la diète, l'humidité de l'air et la vie sédentaire ne les exposent que trop.

Il est certain qu'on peut se faire au mauvais air, à la mauvaise nourriture, à l'exercice comme à l'inaction, surtout de jeunesse ; cela est si vrai que nous voyons des nations, dont la diète est aussi malsaine et grossière que l'air qu'elles respirent, vivre jusqu'à un âge fort avancé. On s'en étonnera moins pour peu qu'on fasse attention que, pour jouir d'une parfaite santé, il faut proportionner sa nourriture à la force des parties solides de son corps, aux exercices attachées à son état et au poids de l'air environnant.

L'expérience a fait voir qu'un laboureur à qui l'on donne pour nourriture, pendant quelques jours, du pain blanc, des poulets ou autres mets légers et de facile digestion, de l'eau ou autres liqueurs faibles pour boisson, se trouve bientôt exténué et hors d'état de continuer son travail ; cette nourriture ne donnant que peu de prise aux solides par sa résistance et se dissipant en très peu de temps, le fait tomber dans un état de langueur. Remettez-le à son premier ordinaire, qui consistait en pain grossier et pesant, porc frais ou salé, beurre, fromage, laitage, légumes, etc., sa vigueur et ses forces reviennent ; ses

travaux journaliers qu'il a la faculté de reprendre, lui facilitent la digestion des aliments les plus grossiers et les convertissent en bon chyle et en bon sang, sources de santé.

Leçon utile aux riches que la nature punit de leur intempérance, de leur mollesse et du peu d'exercice qu'ils se donnent en leur refusant pareil bonheur. Il se trouve à la vérité parmi eux des esprits assez éclairés pour sentir que Dieu a mis l'homme dans l'obligation de gagner son pain à la sueur de son corps et par le travail ; en conséquence, ils prennent de l'exercice à proportion de ce qu'ils boivent et mangent et savent faire diète à propos. On peut regarder ceux-ci comme de vrais philosophes ; leur digestion est bonne, les sécrétions en général de même, leur sommeil tranquille et leur santé parfaite.

Il est particulier que les Dunkerquois, en général, aient une aversion pour l'ail, ne pouvant le supporter, même en remède, pendant que d'autres peuples en font un usage ordinaire dans leurs sausses. Je les prie de voir les grands éloges qu'en font Mathiol et, après lui, Chomel, dans son histoire des plantes usuelles, où ils apprendront que c'est un bon remède et un excellent préservatif contre les maladies épidémiques et pestilentielles et de vouloir bien oublier le badinage d'Horace dans ses épodes.

## DES EFFETS DE L'HUMIDITÉ

Les maladies chroniques qui règnent ici, triste progéniture du relâchement et de l'humidité, sont des hydropisies de toute espèce, particulièrement celle de poitrine qui y est très fréquente, des leucophlegmaties, des asthmes, des enflures œdémateuses aux jambes, des paralysies suite des apoplexies ; la bouffissure du visage, l'extension du ventre avec obstructions, qui dégénèrent souvent en duretés squirreuses de quelques viscères, des flatuosités très incommodes par les spasmes qu'elles causent et qui prennent les apparences d'autres maladies, comme fausses pleurésies, asthmes, vertiges, éblouissements, etc. Le peu de durée de ces symptômes fait voir qu'ils procèdent d'une cause passagère et des plus mobiles qui n'est autre qu'un air élastique enfermé, lequel étant mis en liberté les fait disparaître dans le moment. Ajoutez à ce que dessus, des rhumes très opiniâtres, où les malades n'expectorent qu'une pituite crue et sans coction.

Les maladies dont nous venons de faire l'énumération commencent ordinairement en novembre et en décembre, qui sont ici les mois de l'année les plus humides. Les leucophlegmaties, qui surviennent après des fièvres automnales, sont souvent fatales dans ces deux mois.

On peut présumer que l'humidité est, en partie, la cause procatartique de tous ces maux et l'on y est d'autant plus fondé, que leur ordre est constant, sans exception, ainsi que je l'ai observé depuis dix ans et que mes confrères m'ont assuré l'avoir vu avant moi. Pour se le persuader, il ne faut que faire attention aux effets extérieurs de l'humidité sur nos corps, qui sont de supprimer la perspiration en bouchant les pores de la peau et de relâcher toutes fibres animales ; de là une diminution de l'action des solides sur nos

fluides et, par conséquent, une lenteur dans la circulation du sang qui nous rend pesants, lourds, peu propres au travail de l'esprit ou du corps et qui est augmentée par les vents humides et chauds.

Notre intérieur n'est pas exempt des mauvais effets de l'humidité qui, en privant l'air de son ressort, le rend peu propre à la respiration, incapable de dilater suffisamment les poumons et de donner aux vaisseaux le degré de compression nécessaire pour une bonne sanguification ; de là un mélange imparfait de chyle avec le sang qui reste toujours visqueux et collant, comme on le voit toutes les fois qu'on en lire; souvent même les parties séreuses deviennent gélatineuses, après que le sang s'est refroidi pendant quelques heures dans les palettes, sans que le malade court aucun risque. Le sang que j'ai vu dans cet état avait été tiré des personnes qui avoient les jambes œdémateuses.

Cette même humidité, en relâchant la surface interne des poumons (lesquels, si l'on croit quelques auteurs, surpassent de beaucoup la circonférence de notre corps) et en bouchant les vaisseaux excrétoires de cet organe, diminue la quantité d'une manière analogue à la transpiration que l'on rend à chaque expiration ; cette matière retenue engorge les poumons et devient la source de rhumes opiniâtres, asthmes, hydropisies de poitrine et autres indispositions de celle partie. D'ailleurs, l'air dont les aliments que nous prenons journellement sont chargés, étant privé de son ressort par la qualité susdite, est incapable par son expansion de diviser et de séparer la nourriture dans l'estomac pour en faciliter la digestion ; ce qui rend cette opération plus pénible ici aux valétudinaires que dans un pays plus sec. Cet air, en passant par le chyle dans le sang, est peu propre à entretenir l'équilibre ou à résister au poids de l'atmosphère qui est considérable en cette ville par les raisons énoncées. De là les mouvements oscillatoires et lents, conséquemment les sécrétions imparfaites sur toute la bile, que l'on évacue ici en certaines maladies, comme de la poix-résine ou des morceaux de cire.

On aurait lieu de s'imaginer qu'un peuple, d'ailleurs judicieux, s'efforceraient de corriger, du moins dans les maisons et les appartemens, l'humidité de l'air, cause principale des maux dont nous venons de parler ; c'est cependant à quoi l'on ne pense pas, soit que l'on croie la chose de peu de conséquence, ou que l'on ait peine à se défaire d'une ancienne habitude. On y lave les chambres au moins une fois par semaine, sans prendre d'autres précautions pour les sécher, même en hiver, que de laisser les fenêtres ouvertes pendant quelques heures. L'eau de puits dont on se sert pour cet usage, est salée et, par conséquent, entretient l'humidité. Il est démontré que les hardes et autres effets lavés dans cette eau, conservent plus longtemps leur humidité que s'ils étaient lavés dans l'eau douce. Le mortier, lait avec cette première eau, ne se sèche jamais qu'imparfaitement. Les parties salines ne se dissipant pas, sont toujours disposées à se charger de l'humidité de l'air, soit par attraction, impulsion ou autre cause, il n'importe ; le fait n'est pas moins vrai. J'ai vu ici une famille entière tomber malade pour avoir habité une maison neuve, dont les murs étaient encore humides. L'un, après un gros rhume, devint étique ; l'autre, après des oppressions et des maux de gorge violents, fut attaqué d'une tympanite qui dégénéra en ascite ; l'un et l'autre cependant furent guéris.

Après avoir démontré les mauvais effets de l'humidité sur lesquels tous les médecins et physiciens sont d'accord, je vais indiquer les moyens les plus simples et les plus aisés de s'en préserver. Je le fais d'autant plus volontiers qu'il est du devoir d'un citoyen en pareil cas, s'il n'a pas le droit d'ordonner, de proposer, du moins, ce qu'il sçait devoir rendre au public ; d'ailleurs, j'ai trop à me louer de M<sup>rs</sup> les Magistrats et les principaux

habitans de cette ville pour négliger rien de ce qui peut contribuer à la conservation de leur santé.

Ces moyens sont, d'abord et ceci regarde les personnes riches et aisées, de faire cirer les planchers de leurs appartemens, d'avoir soin de temps en temps, même en été, qu'on y fasse du feu, c'est le meilleur des ventilateurs. Outre qu'il corrige l'humidité, il donne du ressort à l'air et raréfie celui des appartemens, qui, étant hors d'état de résistance à l'air extérieur, lui fait place. De là une circulation et un mouvement continuel de cet élément qui s'opposent à sa corruption et le rendent sain et salubre. Cette précaution est nécessaire dans un temps calme et chaud, l'air ôtant alors très sujet à croupir. Le temps le plus propre à cette opération est le matin, après que le soleil a dissipé les vapeurs de la nuit et l'on ferait bien d'ouvrir les fenêtres, surtout celles exposées à l'Orient.

Ceux qui trouveront qu'il est d'une trop grande dépense de faire du feu dans les cheminées, peuvent faire brûler des baies de genièvre dans un réchaud placé au milieu des chambres jusqu'à ce qu'elles soient remplies de fumée ; les portes et fenêtres ayant été fermées l'espace d'une demi-heure, on peut les ouvrir. L'air extérieur chassera toute la fumée et viendra occuper sa place ; par ce moyen, il est impossible que la moindre particule d'air croupi reste dans une chambre, soit dans les tapisseries, les meubles ou autres effets ; les riches peuvent ajouter à cette fumigation, en très petite quantité, le baume de tolu, lolibamun, le benzoin, le mastic ensemble ou séparément. Les personnes sujettes aux vapeurs hystériques, suffocations, etc., peuvent se servir dans leurs chambres particulières de fumigations de gommes fétides ou, à leur défaut, des cornes de pied de chevaux. Cette addition serait d'une très grande utilité, principalement pour les asthmatiques de ce pays, pour les personnes sujettes aux rhumes opiniâtres, dont nous avons parlé, pour les poitrinaires en général, surtout dans les hydropisies de poitrine. On peut varier ces fumigations selon les cas, mais j'avertis que c'est aux maîtres de l'art seuls à faire ces changemens.

Les personnes moins riches peuvent substituer aux baumes ci-dessus le goudron, qui est ici à bon marché ; peut-être n'est-il inférieur aux autres que par cet endroit. On connaît les vertus de son eau, quoiqu'elle ne soit pas si universelle qu'on le prétend. Je suis persuadé que si on lavait moins souvent les appartemens et qu'on mit en pratique ce que nous venons de dire, il y aurait moins de maladies chroniques dans cette ville.

On m'objectera que c'est un antique usage que l'on a toujours suivi et que la plupart des habitans sont exempts des maladies dont nous avons parlé. Il est vrai que les corps s'habituent à tout. La chaleur est excessive en Ethiopie, le froid n'est pas moins violent en Sibérie, cependant les hommes et les animaux y vivent et quelques-uns des premiers jusqu'à un âge très avancé. Les orientaux se font à l'opium qui est, de sa nature, un poison. Les buveurs d'eau-de-vie concluent de ce qu'il y en a quelques-uns qui échappent à l'hydropisie et ne deviennent pas blasés, que les excès de cette liqueur ne sçauroient être aussi funestes qu'on le dit ; sans faire attention au grand nombre de ceux que l'abus de cette boisson fait périr, il en est de même de l'humidité des appartemens ; on y a été exposé tant de fois, sans' en éprouver les mauvais effets, qu'on est tranquille et peu scrupuleux sur cet article.

Quand le corps est bien exposé, qu'un juste équilibre règne entre les fluides et les solides, on ne doit craindre ni les maladies aiguës, ni les chroniques, ni même celles de contagion, mais il est difficile de conserver longtemps cet équilibre, que tant de causes

détruisent à notre insçu, il serait de la prudence d'éloigner du moins celles dont nous avons une connaissance certaine.

## DES EFFETS DE LA SÉCHERESSE

La sécheresse ne peut produire ici qu'un bon effet. Elle rend l'air que nous respirons plus élastique, tempère le vice dominant de notre atmosphère et rend nos corps plus actifs et plus vigoureux ; la raison en est évidente par ce que nous avons dit de l'humidité. Au reste, je n'ai point vu de sécheresse excessive dans ce canton et comme je suis résolu de ne rien avancer que d'après l'expérience, je ne m'étendrai point sur cette qualité de l'air ; les mauvais effets qu'elle produit ailleurs n'étant nullement de mon sujet, que je me borne à cette ville.

## DES EFFETS DE LA CHALEUR

Il n'y a pas de chaleur excessive à Dunkerque depuis que j'y ai commencé mes observations, mais je me suis aperçu que quand le mercure monte au-delà de 70<sup>me</sup> degré dans mon thermomètre, on se plaint d'une espèce de lassitude, de pesanteur, d'abattement, que l'on a moins d'appétit et plus de dispositions au sommeil, que les tégumens sont plus gonflés, le visage plus plein, la chair plus molle et relâchée, la couleur de la peau plus jaune que de coutume. Ces symptômes sont plus manifestes dans les corps cacochimes et valétudinaires, que dans ceux qui sont en santé. Ce sont les avant-coureurs des fièvres que nous aurons occasion de parler dans la suite et que je crois être causées par les exhalaisons des eaux croupissantes qui nous environnent. Les vapeurs de l'eau, portées à un certain degré de pourriture, sont mortelles. J'ose avancer que la Colchide, si renommée dans la fable pour la production des plantes venimeuses, ne pourrait en fournir d'un plus prompt effet. Qu'il me soit permis de citer en preuve le célèbre M. de Senac, qui, dans son traité de la peste, rapporte le fait suivant arrivé dans la province de Béarn :

« Un homme rentre dans sa maison qui était déserte depuis vingt-neuf ans. Il y avait laissé une cuve destinée à conserver de l'eau salée ; en rentrant dans son ancienne habitation, il voulut se servir de ce vaisseau ; le premier qui osa y descendre pour en enlever les ordures mourut subitement, deux autres qui le suivirent pour le secourir périrent de même avant que d'arriver au fond. Un quatrième ayant avancé la tête sur le trou par lequel les autres avaient descendu, fut frappé par une exhalaison si cuisante qu'il en perdit la vue ; enfin, on enleva le plancher qui couvrait la cuve ; l'air extérieur en entrant dans cet espace renfermé dissipa les vapeurs malignes. La lumière y découvrit ce qu'on y avait pas attendu. L'eau salée en s'exhalant avait formé une croûte au fond de la cuve. Sous cette espèce de couvercle s'était sans doute formée la vapeur mortelle qui empoisonna ces trois misérables. Les crevasses qu'ils firent à cette matière, donnèrent jour aux corpuscules venimeux. »



Je ne crois pas que Médée ou Canidie d'Horace aient eu connaissance d'aucun poison aussi subtil que celui-là. Le même grand médecin que nous venons de citer nous apprend aussi qu'une fièvre pestilentielle qui ravagea Rome, fut causée par les exhalaisons des eaux de pluie croupies du château de Saint-Ange.

Sans aller si loin chercher les mauvais effets des eaux croupissantes, nous en voyons un exemple à Gravelines, qui, malgré la dépense que le meilleur des rois y a faite, à dessein d'enlever la cause des maladies qui affligeaient les habitans et la garnison, ne laisse pas d'être encore malsain. On a beau, à l'imitation d'Empedocle, renouveler de temps en temps l'eau de mer dont les fossés de la ville sont remplis, le nombre des maladies n'y est guère diminué et cela n'est point étonnant, on a pas louché à la cause.

La terre nommée Hems Saint-Pol, à peu de distance de cette ville, est plus ou moins couverte d'eau à chaque marée et l'est totalement à l'équinoxe du printemps. Les chaleurs de celle saison et de l'été dessèchent cet endroit. L'air se charge des vapeurs d'une eau croupie et d'une terre humide, qui sont d'autant plus à craindre que le sel marin dont ces eaux sont chargées en petite quantité accélèrent et augmentent la pourriture. Le docteur Pringle a suffisamment démontré cette vérité dans son traité des substances septiques et antiseptiques.

Dès que la chaleur se fait sentir à Gravelines, on y voit régner des fièvres putrides ou bilieuses, longues et difficiles à guérir, avec de très mauvais symptômes, un délire approchant de la frénésie, un pouls presque aussi dur que dans les fièvres inflammatoires des parties membraneuses ; la convalescence est fort pénible et dure souvent jusqu'à l'hiver. Le méésentère reste obstrué et quelquefois dur après ces fièvres. Si l'on n'est bien régulièrement traité, on tombe dans l'hydropisie ou autres maladies chroniques.

Une espèce de mouches jaunes qui sortent par essaims entre les pavés de cette place sont les avant-coureurs des fièvres dont nous parlons.

Les mêmes maladies règnent dans les hameaux des environs de Gravelines, mais ne s'étendent pas jusqu'à Bourbourg. Il est à présumer que les exhalaisons putrides de la terre, de Hems Saint-Pol sont la source d'où elles dérivent ; si cette terre était desséchée et cultivée, peut-être les maladies cesseroient-elles.

J'avoue que j'ignore totalement par quel mécanisme la contagion et la pourriture agissent, sans un contact immédiat et sensible sur les corps vivans ; mais je sçais que partout où il y a des marais inondés en hiver et desséchés en été, il y a des maladies putrides et épidémiques qui ne diffèrent que du plus ou moins, suivant les causes qui les produisent. Il paraît que les plus dangereuses sont celles qui sont occasionnées par les exhalaisons d'eau salée croupie. Les polders Fevers d'Anvers et des environs nous en fournissent une preuve ; on se souvient encore des maladies que les troupes du roi y ont essuyées en 1747 et 1748.

Revenons à notre objet qui est la ville de Dunkerque ; l'eau salée n'inonde jamais nos campagnes. Les élévations sablonneuses des dunes lui ferment le passage et le retiennent dans ses bornes ; aussi nos maladies sont-elles traitables et elles le seraient davantage sans les marais qui nous environnent et qui, par les vapeurs nuisibles qu'ils nous envoient en été et en automne, corrompent l'air que nous respirons, qui n'est déjà que trop disposé à ce vice par son humidité. Il y a dans ces marais plusieurs fossés remplis d'herbes où les insectes se retirent et meurent et ajoutent à la vase un degré de

pourriture encore plus pernicieuse. On assure qu'il n'est pas de corruption plus fatale aux animaux que la corruption des animaux mêmes, ce qui est continué par des exemples et entre autres par celui des sauterelles dont la pourriture cause la peste en Egypte.

Si on voulait donner de l'écoulement aux eaux, bien nettoyer les fossés du voisinage, les habitons de cette ville pourraient se flatter de jouir d'une meilleure santé. Que l'on compare aujourd'hui, quant au nombre, les maladies aiguës de Dunkerque avec celles qui y régnoient avant la construction de la Cunette et on y trouvera une grande diminution depuis cette époque ; ce qui est une preuve convainquante de ce que nous avançons. Les précautions que nous avons indiquées à l'article de l'humidité ne peuvent être que très efficaces contre l'infection dont il s'agit. On doit tacher, du moins, d'en garantir les appartemens, les ennemis domestiques étant toujours les plus à craindre. Passons à l'examen des effets du froid.

## DES EFFETS DU FROID

Le froid resserre et comprime les corps et diminue leur volume en rapprochant les parties dont ils sont composés. Porté à un certain degré, il coagule les liqueurs et les fluides de toute espèce, tant des corps animés que des végétaux. Ces effets sont sensibles et connus par l'expérience ; mais ils varient selon les latitudes ou la distance de l'équateur. Les peuples exposés à sa rigueur n'en ont que trop souvent la triste preuve. Il change le génie, la taille et jusqu'à la figure des hommes. Un Lapon sortant, du ventre de sa mère est saisi d'une surface d'air, pour ainsi dire glacée, qui comprime et resserre les parties extérieures de son corps, le défigure et s'oppose à la dilatation des vaisseaux dont il est composé ; il trouve l'air qui l'environne presque toujours dans le même état, si on en excepte un été court dont la chaleur n'excède guère celles de nos hivers tempérés, encore est-il privé pendant trois mois des rayons du soleil. Dans cette espèce de compression continuelle, il n'est pas étonnant qu'il reste petit ; c'est même un avantage pour lui, car s'il parvenait à la taille de cinq pieds dix pouces il serait à craindre que le sang (supposé que le cœur eut assez de force pour le pousser jusqu'aux extrémités) ne se glaçât avant de retourner d'où il serait parti. La même cause épaisit son sang et ses autres fluides et les rend peu propres aux sécrétions nécessaires à l'entretien de sa santé et particulièrement du suc nerveux ou de tel autre agent destiné par la nature au mouvement du corps.

La nourriture grossière à laquelle il est réduit n'a pas la qualité requise pour remédier à ces défauts. On peut juger que les évacuations cutanées se font très imparfaitement, le froid rapprochant trop les pores, ou les bouchant, ce qui le rend sujet au scorbut. La rigidité des fibres musculaires, effet du froid, le rend encore paresseux.

Je suis d'autant plus porté à croire que le triste état du corps et de l'esprit du Lapon est causé par le froid ; qu'à proportion que l'on s'éloigne du pôle, on voit diminuer par gradation jusqu'à la zone tempérée, les mauvais effets dont il est parlé. Cela est manifeste par la couleur même de la peau qui va toujours en brunissant jusqu'à l'équateur où elle devient noire ; états surprenans, mais certains, des climats.

Après avoir donné une idée générale des propriétés du froid, examinons ses effets sur les habitants de Dunkerque.

Le froid est rarement violent ici et ses excès sont de peu de durée, la proximité de la mer en est en partie cause ; mais il y continue longtemps. Il est inséparable de l'humidité de notre situation et en aggrave les conséquences, quant à la production des maladies chroniques. A l'égard des maladies aiguës, elles règnent peu dans les mois de décembre, janvier et février, qui sont les plus froids de l'année et généralement ne consistent qu'en rhumes et esquinancies. Ces dernières, quoique maladies inflammatoires, se guérissent très facilement. Je n'ai eu connaissance d'aucune personne qui en soit morte ici depuis plusieurs années. Vers l'équinoxe de mars, le temps s'adoucit, il nous vient quelques bouffées de chaleur. C'est alors que les maladies inflammatoires du premier ordre se manifestent comme pleurésies, péripneumonies et elles continuent plus ou moins jusqu'à la fin de mai.

Voici comme je conçois que cela arrive. Le froid de l'hiver rend la tissure de nos vaisseaux plus dense, plus compacte et plus solide ; la même cause resserre et diminue le volume du sang et des liqueurs en rapprochant leurs parties par un contact plus immédiat, ils deviennent plus épais et moins coulans ; les premières impressions de la chaleur les raréfient. Ils occupent un plus grand espace, mais la chaleur n'ayant pas encore une force suffisante pour dilater les vaisseaux dont la tissure est solide, ceux-ci s'opposent constamment à cette raréfaction. De là, il résulte que les efforts réciproques des fluides et des solides sont plus grands ; un pouls plus fréquent, une augmentation de la chaleur interne en sont les suites.

Dans cet état tumultueux, les fluides comme les plus faibles sont obligés de céder et cherchent à s'échapper de tout sens, en grande partie par la voie de sécrétions et surtout par la transpiration et les excrétions pulmonaires. Il semble que la multiplicité des pores de la peau devrait contribuer à cet effet ; mais la chaleur, quoique assez forte pour raréfier les fluides, ne l'est pas encore au degré requis pour relâcher la peau et favoriser cette évacuation salutaire. Les liqueurs trouvant partout de la résistance, leur raréfaction, leur mouvement, et leur chaleur en sont augmentés ; qu'en arrive-t-il ? elles se jettent précipitamment sur la partie la plus faible, y forment des engorgements, obstructions, inflammations, etc., etc.

La force des solides est quelquefois si supérieure que le sang est, pour ainsi dire, injecté dans les vaisseaux lymphatiques ; l'ophtalmie nous en fournit l'exemple ; les vaisseaux de la conjonctive (ou blanc de l'œil) étant alors engorgés de sang, cet engorgement inflammatoire peut se faire dans les vaisseaux capillaires sanguins. Un froid subit venant à succéder à la chaleur, comme cela est ordinaire ici, produit en même temps deux effets qui facilitent cet engorgement, qui sont la diminution du calibre des vaisseaux et l'épaississement du sang.

L'expérience confirme ce que nous avançons, puisqu'il est certain que les personnes les plus sujettes aux maladies inflammatoires, surtout aux pleurésies et péripneumonies, sont celles qui sont obligées de gagner leur vie par un pénible travail qui les échauffe beaucoup, comme forgerons, cuisiniers, raffineurs de sel et de sucre, ajoutons les ivrognes et buveurs de liqueurs fortes ; ces derniers ne sont pas à plaindre ; ils ne sont redevables de leurs infirmités qu'à leurs débauches. Quand ceux dont nous venons de parler étant échauffés, s'exposent imprudemment, soit par nécessité ou par négligence, à un air fort froid, le sang dans l'instant s'épaissit et commence à prendre un degré de

coagulation (ce que nous démontre le frisson qui survient alors). La nature, hors d'état de résister longtemps à pareil choc, fait jouer tous ses ressorts et surtout le mouvement pour s'opposer à la coagulation du sang qui serait suivi de la mort. La chaleur revient, la fièvre s'allume, le malade se plaint d'une douleur vive au côté, la respiration se trouve courte et gênée, le pouls plus ou moins dur, avec une toux fréquente et généralement sans expectoration ; ce sont les symptômes ordinaires de la pleurésie. La même cause peut produire une péripneumonie, ainsi que la complication des deux maladies et d'autant plus facilement que les vaisseaux des poumons sont, pour ainsi dire, exposés à un contact immédiat de l'air froid qui produit les effets en question. Le sang que l'on tire des personnes en cet état est épais et noirâtre, se figeant promptement dans les palettes et étant presque toujours couvert d'une surface coeneuse plus ou moins épaisse. Les sens nous assurent de cette vérité. Il me paraît qu'on en peut conclure avec raison que les globules du sang épaissi peuvent s'arrêter dans leur passage au travers des vaisseaux capillaires, dont le diamètre est diminué par la cause dont nous venons de parler et occasionner des maladies inflammatoires de toute espèce, surtout celles dont il s'agit. Cette théorie me semble d'autant plus fondée que la saignée, les remèdes émollients savonneux, pectoraux, résolutifs, délayants, en un mot tous ceux qui peuvent rendre au sang sa fluidité naturelle sans irritation, sont les seuls auxquels ces maladies cèdent.

Il faut convenir que quelque fondée que paraisse être la théorie de l'inflammation, la nature s'en écarte souvent. L'engorgement, l'obstruction, ni l'irritation même des parties nerveuses où la douleur est très vive, comme les rhumatismes chroniques dans le *Clavus hystericus* ; les tumeurs scrophuleuses et strumatiques qui se forment sur la surface du corps, les obstructions du foie, de la ratte, du mésentère et les squirrhes, ne produisent ni n'accompagnent pas toujours cette maladie. Cependant, malgré les petites difficultés que rencontre cette théorie, la pratique qui en résulte est la seule victorieuse et cela n'est point étonnant puisqu'il est vraisemblable que l'expérience y a servi de base.

Hippocrate, Areteus, Pallien et plusieurs autres médecins de l'antiquité traitoient les maladies inflammatoires à peu près comme on les traite de nos jours, quoiqu'ils ignorassent la circulation du sang, l'engorgement des vaisseaux lymphatiques, etc., etc... L'expérience servait de guide à ces grands médecins ; mais avouons aussi qu'il y a souvent des occasions où elle est d'une faible ressource, comme dans les épidémies, dans les maladies pestilentielles et autres qui sont rares. Dans ce cas on est obligé de recourir à la théorie, à l'analogie d'une maladie avec une autre et d'observer avec exactitude les symptômes qui très souvent indiquent la méthode curative.

L'immortel Sydenham a si bien senti la nécessité des observations en médecine, qu'il s'y est entièrement consacré. Il a rendu de grands services ; j'en appelle à ceux de son art, dont l'imagination échauffée ne cherche point à franchir les bornes prescrites à l'esprit humain. Il est vrai que sa candeur lui fait confesser que la cause et l'essence de certaines maladies lui sont inconnues. Les a-t-on mieux développées malgré que les progrès de la médecine et la physique ont fait depuis son temps ? On lui reproche d'avoir négligé la recherche des causes des maladies ; on a tort. Il les a recherchées jusqu'où la raison l'a guidé ; il était trop judicieux pour se livrer à des hypothèses frivoles qui n'ont d'autre appui que l'imagination de leurs auteurs.

On ne peut dire de Sydenham que ce qu'ont dit les scavans en général, qu'ils ignorent les causes primitives ; reproche aussi déplacé que si l'on accusait un, bon pilote d'ignorance parce que la cause du flux et reflux de la mer lui serait inconnue.

## TRAITEMENT DU RHUME

Dans la région de Dunkerque, l'humidité de l'atmosphère rend les rhumes opiniâtres. Il est hors de doute que les rhumes qui sont ici si communs en hiver, sont causés par l'engorgement des poumons. L'air dont cet organe se remplit à chaque inspiration par son ressort plus ou moins grand, comprime les glandes de ce viscère en les forçant d'épancher la matière qu'ils contiennent dans la cavité des bronches et de la trachée-artère. Cette matière, en irritant la surface interne de ces parties dont le sentiment est si exquis, excite la toux qui dure plus ou moins selon la qualité et la quantité de la cause productrice de l'état de l'atmosphère.

Ne pourrait-on pas comparer l'action de l'air sur les poumons dans ces circonstances à celles d'une personne qui, serrant à plusieurs reprises une éponge imbibée d'eau, en diminuerait à la fin le volume en exprimant à chaque lois une certaine quantité. Il en est de même dans le rhume, tant que la sérosité qui le cause est assez fluide pour pouvoir s'épancher dans les cavités des poumons au moyen de l'air dans les inspirations et s'expectorer ensuite, les rhumes ne sont pas dangereux ; si, au contraire, la viscosité de cette matière la rend immobile dans les poumons, elle cause des dépôts, des asthmes et une infinité d'autres maladies.

Nous n'osons pas déterminer à quel point le mécanisme dont il s'agit peut contribuer à former des hydropisies de poitrine par un épanchement séreux entre le pleura et les poumons, mais nous savons qu'il y a des hivers où elles sont fréquentes à Dunkerque. Une réflexion pratique se présente ici naturellement.

Dans les rhumes crus sans coction et opiniâtres des vieillards et autres, lesquels sont ici communs, ne conviendrait-il pas de faire vomir au moyen de l'ipécacuana et de répéter cette opération suivant l'urgence des cas? Ne pourrait-on pas employer la même pratique au commencement de certaines péripneumonies au moyen du kermès ou tartre émétique ?

Les efforts réitérés qu'ils prorogent suffiroient, ce semble, à débarrasser les poumons de la matière visqueuse et tenace qui les farcit, surtout dans les temps humides, bien entendu que l'on aurait préalablement soin de désemplir les vaisseaux par la saignée.

J'ai observé que la saignée du pied était d'un très grand secours dans la pleurésie, péripneumonie et pleuro-péripneumonie, soit que le point de côté fut dans les environs des fausses côtes ou des vraies ; précédée des saignées du bras, elle réussissoit et soulageoit le malade, de même que les demi-bains d'eau chaude. On ne devrait jamais négliger ces derniers dans les cas des pleurésies, etc., encore lorsque la tête souffre.

## LES FIÈVRES À DUNKERQUE

Nous avons ici trois espèces qui règnent en septembre et je les ai vues constamment quelques années avant que de mettre mes observations par écrit.

La première est une fièvre intermittente réglée, ou tierce ou double tierce, qui commence par un frisson suivi de chaleur et au bout de quelques heures d'une sueur copieuse. Ce frisson et cette chaleur durent plus ou moins selon le tempérament du malade, la chaleur de la saison et la disposition de l'année ; plus elle était humide, plus le frisson et la chaleur durent. Dans les années sèches, le frisson était court et le plus souvent on sentait seulement un petit froid, sans frisson, qui commençait ordinairement aux pieds. Dans les tierces réglées, le frisson était plus grand que dans les doubles tierces, la chaleur dans l'un et l'autre était modérée, mais dans celle-ci la soif et la sécheresse de la langue étaient plus grandes et la nuit qui précédait le grand accès, le malade était inquiet et ne dormait point, ayant des courbatures ou tiraillements par tout le corps. La nuit suivante, il était plus tranquille. Cette fièvre, pour peu qu'on s'écarta des règles dont il sera parlé ci-après, était fort sujette à devenir rémittente. La manière dont on traite les fièvres intermittentes à Dunkerque est bien simple.

Premièrement, si les maux de tête ou quelque symptôme l'exigent, on diffère la saignée jusqu'à l'intermission et on la fait, la sueur étant bien passée. Elle est nécessaire ici, quoique de grands hommes ne la conseillent pas trop dans les fièvres intermittentes. Trois heures après la saignée, il ordonne un lavement, des boissons altérantes comme tisane simple, infusion de chicorée, etc. Il attend patiemment le retour de l'accès, après lequel on fait purger le malade, soit avec un minératif composé de manne, casse, follicule de séné et quelques sels neutres de Glauber de Lorraine ou d'Epsom ; soit avec un apozème composé d'ingrédients en y ajoutant la racine de chicorée, feuilles de bourrache, buglose, etc., que l'on fait prendre par gobelet ; ceci bien entendu dans le cas où le malade n'a aucune envie de vomir, ni amertume dans la bouche, ou qu'il vomit difficilement ; si, au contraire, le malade a la bouche amère, la langue pâteuse, une pesanteur dans l'estomac ou dans la tête, qu'il vomit sans difficulté, on lui prescrit l'émétique en lavage et quelquefois l'ipécacuana mêlé avec un grain ou deux de tartre émétique ; si le malade est fort gras et replet, a les épaules larges, le cou court et vomit difficilement, surtout lorsqu'il a passé l'âge de quarante ans, on se contente de le purger.

On prend cette précaution avec les corps gras et massifs, parce qu'on a vu des symptômes, même funestes, causés par des émétiques administrés imprudemment à de pareils corps ; on n'en sera point étonné, dès qu'on fera attention aux efforts terribles qu'ils sont obligés de faire pour vomir et à quel point le sang se porte à la tête ; le rouge qui leur monte au visage en est une marque certaine.

Les malades étant bien évacués à différentes reprises, on a recours au quinquina que l'on ordonne en électuaire, en poudre ou bien en apozème au déclin de l'accès, à la dose d'un gros avec les plantes altérantes et quelquefois avec les pectoraux, lorsque la toux l'exige, de trois heures en trois heures pendant l'intermission. Il est rare que la fièvre revienne. L'accès manqué, on ordonne une soupe au malade qui, jusque-là, était à la

diète, on lui fait prendre pendant quinze jours une dose de quinquina matin et soir pour empêcher la récurrence et il se remet insensiblement à sa manière de vivre ordinaire.

Les fièvres quartes qui sont ici très rares, y sont traitées de la même façon, excepté que les intervalles étant plus longs, nous donnons le quinquina de quatre heures en quatre heures. Les malades que l'on guérit de la manière ci-dessus ne sont point sujets aux mauvaises suites des fièvres intermittentes, comme obstruction de quelque viscère, hydropisies, rhumes opiniâtres qui, quelquefois, étant négligés, dégénèrent en phtisie, quelque simple que puisse être la maladie dont nous parlons ; pour prévenir de mauvaises suites, sa cure exige bien des précautions. Premièrement, il faut éviter dans le paroxysme toute évacuation, même la saignée, à moins que quelque symptôme pressant ne détermine à la faire. Pour peu qu'on s'écarte de cette règle, la maladie change de caractère et devient fièvre rémittente. En ce cas, la saignée convient mieux dans le chaud de l'accès ; dans le frisson elle est dangereuse.

On doit se faire une loi invariable de ne pas essayer de guérir avec le quinquina les fièvres intermittentes des épileptiques. J'ai vu trois épileptiques guéris de cette fièvre sans aucun secours.

J'ignore la raison de l'analogie entre l'épilepsie et la fièvre quarte, mais j'ai vu un homme âgé de cinquante ans qui, ayant été guéri d'une pareille fièvre par un remède empirique, tomba dans une épilepsie qui le prenait tous les quatrièmes jours.

J'ai remarqué ce qu'observe le célèbre Sydenham, qu'après la guérison des fièvres intermittentes les purgatifs occasionnent des récurrences.

La seconde espèce est une fièvre rémittente qui, sans être bien commune, ne laissa pas de régner dans ce mois ; elle fut rare parmi les gens aisés et se répandit davantage chez les soldats et les ouvriers ; elle était de sa nature fort traitable et cédait facilement aux remèdes, à ce que j'observai dans le petit nombre de personnes que j'en vis attaquées.

Les premiers accès commençaient par un petit frisson, quelquefois par une espèce de froid seulement, sans que dans ce moment le malade se ressentit d'aucun autre mal ; ces petits frissons ou froids passés, le malade se plaignait d'un léger mal de tête, buvait volontiers, sans cependant être fort altéré ; le pouls était un peu fiévreux dans ce moment, sans que la chaleur de la peau fut bien grande. Il perdit l'appétit, la nuit suivante il était inquiet et ne dormait que d'un sommeil interrompu et se plaignait le lendemain de courbatures et de douleurs dans les os ; il se trouvait cependant mieux, mais sur le soir les maux de tête, la soif, la courbature augmentaient, il passait encore moins tranquillement cette seconde nuit. La troisième, au matin, les symptômes se trouvaient peu diminués ; sur le soir, la fièvre augmentait ainsi que les maux de tête, de reins, courbatures, soif, etc. ; si, après le redoublement de ce jour, le malade suait copieusement, la maladie prenait un tour plus favorable ; si, au contraire, il ne suait pas, elle s'aggravait. Cette maladie se guérit par la saignée, que l'on réitère suivant les symptômes, la force, le sexe et l'âge des personnes ; car, comme les fièvres d'automne supportent mal la trop fréquente répétition des saignées, il faut en user avec prudence ; il y a cependant des tempéraments à l'égard desquels il est nécessaire de l'employer et même à plusieurs reprises. Si, après les saignées, le sujet avait des envies de vomir, la langue pâteuse et que sa maladie fut causée par quelques excès de table, on lui

donnerait un vomitif. L'émétique agissant par le haut, qui est le chemin le plus court, agirait convenablement.

La troisième espèce est une fièvre putride (1 - La fièvre putride porte aujourd'hui le nom de fièvre typhoïde) ; nous avons déjà remarqué que les fièvres intermittentes dégénéroient en remittentes pour peu qu'on s'écartât des vraies règles. Il n'en est pas moins certain que ces dernières deviennent putrides quand on s'empresse de purger trop tôt avant la saignée et même après lorsque le corps n'est pas bien préparé par les délayants et que la tension du pouls n'est pas diminuée.

Nous observâmes dans les fièvres putrides les symptômes suivants : Le malade sans être alité ne savait définir son mal, mangeant sans appétit, n'ayant plus qu'un sommeil interrompu et inquiet, se trouvant un peu oppressé, fatigué. A cet état succédait un mal de tête, un pouls fiévreux, une chaleur de peau plus vive que dans les fièvres précédentes, la sécheresse de la langue qui dans la suite devenait noirâtre, les urines enflammées et tirant sur la couleur d'un vin rouge foncé ; le malade ne se croyait que légèrement indisposé, mais en peu de jours, il tombait dans un délire sourd, ne parlant que difficilement. Quelque fois le délire était constant, ou le malade devenait comateux.

Tels sont à peu près les signes de ce que nous appelons fièvre putride et qui l'est véritablement à Dunkerque. On combat cette maladie par des saignées, des boissons antiphlogistiques et antipourrissantes qui consistoient en tisanes simples nitrées et quelquefois émulsionnées de petit-lait bien clarifié auquel on ajoutait le sirop de violettes que les malades aiment beaucoup. On a soin de tenir le corps libre par le moyen des lavemens émolliens ; on continuait cette méthode jusqu'à ce que les dispositions inflammatoires fussent diminuées ; alors on avait recours aux laxatifs antiseptiques qui ont pour base les tamarins et autant qu'on le pouvait on procurait au malade une diarrhée presque continuelle.

Lorsque la maladie s'aggrave par le délire et l'état comateux, on a recours aux vésicatoires, c'est dans cette circonstance le remède le plus efficace que nous connaissions. Pendant la suppuration des vésicatoires on emploie les laxatifs aiguisés avec l'émétique ainsi que quelques mixtures céphaliques dans lesquelles on met le sel de *Succin* ; il serait à souhaiter que tous les apothicaires en eussent de la bonne espèce, d'autant que c'est un très grand remède, principalement lorsqu'il y a trémoussement des tendons.

J'ai remarqué que lorsqu'on procède par des purgatifs violents et drastiques, il en arrivait de mauvaises suites, ce qui me paraît s'accorder avec le tempérament des habitans, qui ne supporte naturellement pas d'être brusqué.

Telle est en général la manière dont on traite ici les fièvres putrides et qui n'est pas sans succès.



# CHOLÉRA MORBUS

C'est en 1757 que le *Choléra morbus* fit, pour la première fois son apparition à Dunkerque.

Cette maladie régna beaucoup parmi les ouvriers et les pauvres sans exception de sexe ni d'âge et même chez quelques personnes aisées. Cette maladie était quelquefois idiosyncratique mais plus souvent symptomatique et compliquée avec la fièvre seule ; elle céda facilement à la méthode de Sydenham, c'est-à-dire à beaucoup de lavage, comme eau de poulet, thé, infusion de chardon béni, des fleurs de camomille et eau tiède ; le lavage suffit à ceux que je traitai et je n'eus recours aux narcotiques que dans un seul cas où les douleurs étaient très vives, les symptômes et les sueurs froides assez fréquentes. Il est vrai qu'en général cette maladie me parut fort bénigne. Je crois devoir attribuer cette épidémie à la chaleur de la saison qui fut excessive ; on a remarqué que cette maladie suit toujours les grandes chaleurs.

C'est à tort que l'on prétend que la trop grande quantité de fruits que l'on mange est cause du *Choléra morbus*. Il faudrait plutôt l'imputer à une transpiration trop abondante occasionnée par les chaleurs extrêmes du mois de juillet de cette année. Cette conjecture me paraît d'autant plus forte que la transpiration trop abondante diminue les évacuations intestinales, dessèche et durcit les excréments ; dans cet état les sécrétions des glandes des intestins sont fort ralenties, la surface interne de ces glandes devient plus sèche, faute du *Mucus* que la nature destinait à les lubrifier et à les garantir de toute espèce d'acrimonie. Les excréments s'échauffent par le séjour, croupissent et deviennent très fétides, ce qui n'est que trop vérifié dans la maladie en question. Cette sécheresse et cette grande pourriture des matières fécales dérangent toutes les fonctions du corps. Les vomissements énormes, les déjections copieuses et fétides, les coliques insupportables, les sueurs froides qui accompagnent la mauvaise espèce de cette maladie indiquent suffisamment la présence d'une matière âcre et putride.

Cette maladie ne se guérit que par une très grande quantité de boissons délayantes et par des lavemens de même espèce et les calmants ou narcotiques. Il semble que les boissons délayantes, dont on tire un si grand soulagement, produisent les mêmes effets que les inondations que l'on est obligé de faire sur des marais desséchés dont la pourriture répand dans le voisinage des maladies épidémiques ; ces marais une fois inondés, les maladies disparaissent. Les atomes putrides se trouvent délayés dans une si grande quantité d'eau, qu'elle s'oppose à leur action et leur ôte le pouvoir de nuire. Les délayants aqueux ne produisent-ils pas le même effet dans le *Choléra morbus* en divisant une matière fétide, collante et acrimonieuse, en la détachant des replis et cellules des intestins et en lui servant de véhicule pour être chassé hors du corps.

Alors que cette épidémie régnait en ville, sur les quatre cents malades soignés à l'hôpital militaire, pas un seul soldat ne fut atteint du *Choléra morbus*. Pourquoi cette maladie épargnât-elle les soldats ? Le pain de munition qu'ils mangent entretient le ventre

libre et le peu de viande ou nourriture animale qu'ils sont en état de se procurer, peut en être la cause ; un soldat, est rarement constipé, à moins que d'être malade ou qu'il ne mange du pain blanc.



Retravaillé et retranscrit par <http://www.dunkerque-historique.fr> (avril 2023)

**EXTRAIT** ( pages 13 à 59 ) du Bulletin de l'Union Faulconnier, société historique & archéologique de Dunkerque et de la Flandre maritime – Tome 10 – Fascicule 1 – 31 mars 1907. Source : BnF / Gallica

PUBLICATION TRIMESTRIELLE

27716  
UNION FAULCONNIER

SOCIÉTÉ

HISTORIQUE & ARCHÉOLOGIQUE

DE DUNKERQUE & DE LA FLANDRE MARITIME

FONDÉE LE 3 AVRIL 1895



# BULLETIN

DIXIÈME ANNÉE



*TOME X — FASCICULE I*



31 MARS 1907

DUNKERQUE

Imprimerie CHIROUTRE-GAUVRY, rue David-d'Angers, 6